

AL BAYANE

Le film- plaidoirie contre le harcèlement

Écrit par Mohammed Bakrim
**Derrière les portes fermées de
M.A. Bensouda**

Parmi les photos promotionnelles de son film, *Derrière les portes fermées*, actuellement sur les écrans, il y a une particulièrement révélatrice de la stratégie discursive et du programme narratif du cinéaste et du film.



On voit en effet au premier plan, Mohamed Ahed Bensouda sur le boulevard de la corniche dans la posture de l'autostoppeur; le geste de la main oriente le regard du récepteur vers l'affiche du film avec au fond, en troisième plan sur la même ligne de fuite, la mosquée Hassan II. Celle-ci venant non seulement offrir un horizon au geste du personnage mais lui assurant un cadre : le cinéaste est inséré entre l'affiche de son film et le minaret de l'imposante mosquée casablancaise. La dimension pragmatique de l'image est renforcée, en plus de la posture générale et du mouvement de la main, par le regard du cinéaste inscrit dans le dispositif «les yeux dans les yeux» qui met en avant une mise en scène de complicité et un système énonciatif du type télévisuel, c'est-à-dire de vous à moi. Le jeu de lumière accentue en outre cette dimension de mouvement : on est d'abord dans l'ombre (situation de référence, le présent de l'énonciation) et l'affiche nous invite à venir vers la lumière (situation à découvrir avec l'énoncé du film). L'ensemble étant couronné par le sens vertical du minaret qui oriente le regard, in fine, vers un ciel limpide. Le message implicite étant que le passage par le film est un passage de l'ombre à la lumière. Le film faisant fonction de relais entre une situation de départ et une situation d'arrivée. Entre les deux points, le récepteur est supposé avoir effectué un voyage.

Dans le vocabulaire de l'analyse des médias, il y a souvent le recours à cette expression «une photo est plus éloquente que mille mots». Celle-ci peut nous aider, en effet, à proposer des pistes pour aborder le nouveau film de Mohamed Ahed Bensouda. L'une de ces pistes est que nous sommes en présence d'un grand communicateur. En ce sens, il est le fils légitime de son époque portée par la logique «pour être, il faut paraître». C'est un professionnel de cinéma qui manie très bien les

outils que lui offrent la fameuse société de l'information et de la communication. Cela est visible autour du film, mais il est lisible aussi au sein du film. Le registre instauré pour communiquer avec son récepteur potentiel étant un registre didactique empruntant sa stratégie argumentative au discours juridique : les faits, leurs conséquences, puis la sanction.

Le film est explicite dans ses intentions, il a une finalité et il mobilise les moyens que lui offre le cinéma pour développer une plaidoirie. La première scène donne le ton : une jeune femme, cadrée en plan rapproché s'adresse hors champ (aux destinataires du film ?) pour raconter ses souffrances ; elle est victime du harcèlement sexuel de la part de son patron. Le thème est ainsi indiqué au premier degré. Toute la suite du récit consistera à illustrer cette thématique, à lui assurer une structure mélodramatique. Nous ne sommes pas dans l'abstraction ou le cinéma-concept. On est dans le cinéma-télé-réalité. La victime n'est pas une abstraction lointaine ; elle va avoir un visage, celui d'une comédienne certes, mais le but est de réduire la distance qui sépare le spectateur du mal ; le rendre vivant par les moyens de la fiction. Mohamed Ahed Bensouda filme ici, un microcosme représentatif d'une certaine modernité marocaine : un coupe urbain ; famille nucléaire ; entreprise privée qui reflète une certaine réalité des rapports sociaux. La ville offre un décor insipide redessinée par les mouvements du tram. C'est une ville de cinéma, un mixte de Rabat, Casa et Marrakech. Les indices de référenciation ne sont pas nécessaires puisque le sujet «débattu», ne concerne pas un lieu précis. Comme il ne concerne pas une couche sociale précise. Le film nous présente le cas emblématique de Samira, jeune cadre, femme mariée, dans une entreprise qui va subir un harcèlement excessif et poussé de la part de son nouveau patron. Son histoire est présentée en parallèle mais sous un registre comique cette fois, avec les pratiques de harcèlement chez les gens «d'en bas» : le concierge de son immeuble, reproduit à l'identique les mêmes pratiques de chantage, harcèlement... avec les femmes de ménage.

Le film alterne les scènes descriptives du vécu infernal de Samira et de son couple, en temps réel, scandées par des ruptures sonores qui ouvrent sur des flashes forward qui montrent l'impasse de toute démarche institutionnelle pour mettre un terme au drame. Les interventions de l'avocate illustrent par leur statisme et leur langue de bois les limites de la juridiction en vigueur. La solution est ailleurs. Elle va mûrir, dans la douleur, dans la tête de Samira. Le film se termine par la résolution du problème personnel de Samira et par un appel à une intervention citoyenne pour changer les textes afin d'offrir des possibilités de recours aux victimes de l'harcèlement.

Dans son premier long métrage, Moussem du lutteur Mchaoucha, Mohamed Ahed Bensouda nous a invités à découvrir un cinéaste conteur (une histoire tirée des légendes amoureuses de sa ville d'adoption, Fès), ici, avec son second film, il enfile la toge du cinéaste-avocat. Il le confirme lui-même : «je suis à la recherche d'un cinéma qui puisse offrir du spectacle au public et parallèlement défendre une cause». Dont acte.